

Présente



KARAKORUM

un documentaire de 26' de
Xavier Browaeys

Au centre de l'immense **Mongolie**, il y a une ville...
Elle a été la capitale d'un empire du XIII^e siècle, un pôle religieux au XVI^e siècle, un centre industriel au XX^e siècle. C'est aujourd'hui une ville faite de planches et yourtes, de bâtiments administratifs et de bars. Et d'un marché très animé...

Karakorum est au cœur d'une vaste région d'élevage. Mais depuis quelques années s'amorce un courant touristique qui table sur les vastes paysages de la steppe, l'exotisme du grand monastère bouddhiste et la figure mythique de **Gengis Khan**.





KARAKORUM

Tout commence au début du XIII^{ème} siècle lorsque **Gengis Khan** entreprend la conquête du monde. Il commande une armée d'archers cavaliers. Ils sont rapides, disciplinés, endurcis, habiles à la manœuvre, capables de se déplacer sur d'immenses distances avec armes et bagages. Les Mongols portent l'art de la guerre à un tel degré de perfection qu'en quelques décennies, l'empire s'étend des rives du Pacifique aux plaines de l'Europe centrale.

Karakorum est fondée en 1235. Elle restera capitale pendant un quart de siècle avant d'être supplantée par Pékin. 25 ans, c'est peu pour naître, croître et embellir. Le moine franciscain **Guillaume de Rubrouck** qui la visite au milieu du XIII^{ème} siècle constate « *Qu'hormis le palais impérial, Karakorum ne vaut pas le faubourg Saint - Denis...* ».

Lorsque la puissance mongole s'effondre, au milieu du XIV^{ème} siècle, la ville est ravagée par l'armée chinoise des **Ming**.

Aujourd'hui, il n'en reste qu'un modeste tumulus renfermant quelques tessons de briques et les larges pierres des fondations du palais. Et une grosse tortue en granit ! C'est un petit chantier pour archéologues et un point de ralliement pour touristes déçus...

Ce deuxième événement aurait pu être le point de départ d'un nouveau destin pour la ville. On est à la fin du XVI^{ème} siècle. C'est l'alliance du **khan** et du **Dalai-Lama**, on peut dire du trône et du temple. De nombreux monastères sont construits.

L'un des plus importants, c'est **Erden-Züu**, fondé à Karakorum. Il est au cœur de la diffusion du bouddhisme et de la conversion plus ou moins forcée des Mongols.

Ce monastère a compté plus de 600 temples. Il en reste moins d'une dizaine posés sur une vaste esplanade délimitée par un rempart. La plupart des bâtiments ont été détruits soit par l'invasion mandchoue au XVIII^{ème} siècle, soit par le pouvoir communiste dans les années trente. Ce qu'il en reste aujourd'hui a été restauré. C'est de nouveau un sanctuaire fréquenté par des moines.

Au milieu du XX^{ème} siècle, une vaste politique d'aménagement du territoire a été mise en oeuvre par le régime communiste. Des grandes usines agroalimentaires ont été implantées à Karakorum. Après quelques années de production, elles ont été emportées par la débâcle du modèle soviétique, au début des années 90. Privés de subventions, ces « temples » de béton et d'acier tombent en ruines. Ici comme dans toutes les villes de Mongolie, les friches industrielles sont l'une des composantes fortes du paysage urbain.

Le passage brutal au libéralisme a également provoqué une crise radicale de tous les services publics. La voirie et les réseaux sont les plus touchés. Les rues sont défoncées, les ponts sont rafistolés, les enfants sont astreints à une lourde corvée d'approvisionnement en eau.

Les raccordements électriques sont acrobatiques, la petite centrale de production d'électricité hydraulique est à l'abandon, les égouts sont hors d'usage. Le logement social a subi le même sort. Dans quelques cas ce sont presque des images de guerre que l'on a sous les yeux. Il en va de même pour les monuments identitaires de 70 ans de réalisme socialiste. Ils subissent eux aussi les effets de l'érosion libérale !

Aujourd'hui, après un tel bouleversement, les activités de production sont rares. On remarque un petit abattoir à la périphérie et surtout on voit de partout un vaste silo tout neuf. Il est destiné à stocker le blé récolté sur les grandes exploitations privatisées de la haute plaine voisine.

Mais c'est surtout le petit commerce qui a proliféré dans la foulée de la chute du régime communiste. Des bars et épiceries pour l'essentiel. Ils fleurissent le long de la rue principale. C'est le premier stade de l'économie capitaliste.



Mais surtout, il y a le marché installé dans des conteneurs de récupération. Presque tout le commerce de détail de Karakorum y est localisé. C'est le lieu qui concentre l'essentiel de l'animation de la ville. Il est ouvert tous les jours. Les produits proposés sont d'abord ceux de l'élevage. Les moutons que l'on consomme quotidiennement. On peut y boire de l'airak : un lait de jument fermenté dont les Mongols se régalent. Les autres marchandises sont peu nombreuses et les boutiques ne sont guère attrayantes...

Tout à côté, à proximité du canal d'irrigation qui traverse la ville de part en part, on remarque quelques grands bâtiments. Ils abritent les services : l'hôpital avec ses grilles faites de têtes de lit soudées les unes aux autres ; la poste coiffée des grosses antennes paraboliques du téléphone portable ; le centre administratif qui a été rénové par l'ONU ; la prison et son mur d'enceinte en bois. Mais surtout, il y a le quartier des écoles et du collège universitaire, très animé à certaines heures de la journée. C'est aujourd'hui la fonction principale de la ville.

Karakorum a été la capitale d'un immense empire au XIII^e siècle, un pôle religieux au XVI^e, un combinat industriel au XX^e, un centre de services aujourd'hui. Et ce n'est pourtant qu'une modeste bourgade : moins de 10'000 habitants. Les greffes extérieures n'ont pas entraîné la croissance ! C'est une ville à l'écart : pas de chemin de fer, pas de liaisons routières dignes de ce nom, pas d'aéroport. C'est une petite ville du tiers monde. Et comme toutes les villes « neuves », elle a été organisée de manière géométrique.

C'est là bien sûr la marque d'une volonté planificatrice. Mais on peut y voir le fruit d'une opposition radicale entre un monde rural originel, celui des courbes et des pistes sinueuses, et un espace urbain maîtrisé, celui de la ligne droite.

Cette impression est confirmée par l'omniprésence des hautes palissades. Pas de boutiques, peu de gens dans la rue. Les palissades enferment les parcelles. Le clos de la ville s'oppose à l'ouverture de la steppe. L'espace privé est bien distinct de l'espace commun. Le petit jardin contraste avec l'immensité des pâturages. Le bois avec l'herbe. La couleur brune de la ville avec le vert de la campagne.

On peut imaginer que ces hautes palissades ont pour objet de contrarier le vent qui accumule la neige l'hiver, ou encore celui de prévenir la divagation des animaux. En tous les cas, les palissades soulignent une forme d'appropriation individuelle d'un terrain qui, en Mongolie, reste encore un bien public.

Au pays des éleveurs-nomades, la ville semble être l'exact contraire de la campagne. Il n'en est rien ! Toute la vie en ville nous montre que les deux univers s'interpénètrent. Les animaux sont omniprésents. Il y a des yourtes blanches derrière les palissades. Les nomades y résident une partie de l'année. Ils se sédentarisent, mais ce processus ne touche pas toute la famille, le plus souvent un adulte et les enfants scolarisés, comme on le constate en observant les parents vêtus de la robe traditionnelle le jour de la rentrée des classes.

Ici comme ailleurs, on ne peut donc comprendre la ville sans faire référence à la campagne. Karakorum est une ville de services pour une vaste région d'élevage. La steppe est parcourue et consommée par des millions d'animaux domestiques. C'est bien sur eux que repose toute l'économie locale.

Animaux en liberté, nomades en déplacement, cavaliers habiles, motos insolites, collines vertes à perte de vue, yourtes blanches. C'est à nos yeux d'Européens l'image d'Epinal de la Mongolie. Cela devient le fondement d'une économie touristique naissante.



Xavier Browaeys

Maitre de conférences à l'université Panthéon Sorbonne (Paris 1) où il dirige un cente de production audio visuelle : l'atelier géo-vidéo.

Il réalise également des documentaires scientifiques et des films destinés à un grand public. Il a participé à de nombreux festivals et a fondé le festival *« Territoires en images »*.